

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation
d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge »

Frédéric BOURDIER, anthropologue, IRD.

Résumé (Français) :

Un village peuplé par l'ethnie tampuan de la province de Ratanakiri fut investi en 2008 par une chaîne de télévision attentive à montrer la richesse du patrimoine naturel et culturel du pays. Cette mise en valeur du patrimoine proposé de l'extérieur – un patrimoine culturel perçu comme ingrédient social, politique et économique dans des milieux de vie diversifiés – surgit cependant à un moment où une collectivité ne constitue plus une entité communautaire comme auparavant. En rediffusant l'émission aux villageois il fut possible d'explorer à travers leurs réponses les mécanismes de renouvellement, de sélectivité et de conditionnement de ce qui doit être ou pas sauvegardé et transmis. La retransmission de l'émission fut l'occasion de débats animés où les villageois distinguèrent les éléments de leur culture méritant d'être mis en avant, revalorisés alors que d'autres s'éteignant paisiblement doivent être passés sous silence.

Abstract (English):

An ethnic Tampuan village from Ratanakiri Province has been visited in 2008 by a TV channel willing to highlight both natural and cultural heritages of the country. Such enriching patrimonial promotion coming from outside - a patrimony perceived as a social, political and economic ingredient taken in diversified contexts of life - occurs however at a moment when the community does not constitute a communal entity anymore. After the retransmission of the TV broadcast to the villagers, it has been possible to explore through their responses ongoing claim for renewal, selectivity mechanisms as well as the conditions of what should be preserved and saved. The opportunity for the Tampuan to watch themselves in a running commentary engendered lively debates where inhabitants discerned elements of their culture liable to be put forward, revalorized while others about to be forgotten for specific reason should not deserve to be mentioned.

« *Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge* » in *Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine »*, Paris L'Harmattan, 2011.

Visualiser le patrimoine

En mars 2008, un programme culturel concernant un village indigène habité par l'ethnie Tampuan est retransmis à la télévision locale. Je me précipite avec attention ledit reportage qui allait durer près d'une heure et ce pour la simple raison que le phalanstère filmé est celui qui m'est particulièrement familier, un des lieux où j'ai séjourné près de huit mois à partir de la fin de l'année 1994 (Bourdier, 1995), avec des retours successifs en 1997 et 2001, ponctué par d'autres venues à partir de 2004 (Bourdier, 2007), date à laquelle je suis retourné au Cambodge pour coordonner d'autres activités de recherche dans le pays.

L'émission est diffusée en langue khmère sur une des chaînes nationales (TV3) et s'inscrit dans le cadre d'une série thématique ayant pour propos de montrer la diversité culturelle et naturelle du pays. Elle s'intitule *National Heritage*. Aujourd'hui, elle montre des scènes qui se veulent pittoresques au sein d'une population d'environ 700 âmes. Manifestement, les agents promoteurs du patrimoine - c'est ainsi que l'équipe TV se présente - ont investi ce lieu et constitué un inventaire digne d'être montré comme relevant de l'héritage historique et culturel national. Ils ont opéré des tris, sélectionné un ensemble de traits saillants en essayant de leur conférer un minimum de cohérence mutuelle. Ils ont mis en exergue ce qui pour eux relève du patrimoine culturel et naturel d'un peuple de la forêt où les styles de vie ainsi que les relations qu'ils entretiennent avec la nature diffèrent incontestablement de ceux des Khmers des plaines. Il s'agit donc d'un témoignage indubitable de la non homogénéité culturelle de territoires qu'il reste à découvrir (Widiyono, 2008) et, ceci est important, qui entend aller à l'encontre de l'idée reçue d'une population cambodgienne homogène telle qu'elle est souvent représentée - du dedans comme du dehors - depuis l'avènement des Khmers rouges entre 1975 et 1979 (Dunlop, 2005).

Une initiative en question

Relevant une discordance assez frappante entre ce qui a déjà été décrit auparavant sur les modes de vie de la Région (Matras, 1983), ce je connais et ce que je visualise, une discordance somme toute assez compréhensible pour ce genre d'émission, l'idée me vient de faire chemin inverse : montrer les scènes filmées au village et saisir ce que je peux en tirer, eu égard à la mise en patrimonialisation d'un espace par des tiers, tout en m'intéressant à la

« *Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge* » in *Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine »*, Paris L'Harmattan, 2011.

façon dont les populations locales réagissent à ces clichés désignés comme étant emblématiques d'un patrimoine local mais dont les idées mises en avant n'en demeurent pas moins importées.

Ma démarche consista à me rendre aux studios de la télévision, à rencontrer les animateurs de ladite émission, à récupérer une copie DVD du film, puis à me rendre sur le lieu du tournage une semaine après pour montrer aux villageois le long métrage afin de voir ce qu'ils en pensent, et plus exactement comment ils se l'approprient ou le récuse.

Le propos de cette opération, qui relevait au départ d'un simple exercice anthropologique circonstanciel, ne visait pas à évaluer le *concentré* patrimonial d'une chaîne nationale, ni son idéologie en la matière, ni encore de voir en quoi des acteurs de la mise en scène savaient utiliser des compétences techniques pour embellir le panthéon du patrimoine avec de nouvelles dynamiques culturelles et naturelles susceptibles d'être captées çà et là. L'objectif initial consistait à examiner avec prudence et circonspection la notion de continuité : l'émission - considérée comme un outil d'investigation - est-elle ou pas en phase avec une certaine forme de la réalité sociale ? Est-elle le reflet de ce que les gens filmés et interviewés entendaient montrer ? A contrario, participe-t-elle d'une construction nouvelle, pour le moins artificielle, qui dénature ou plutôt décontextualise des phénomènes ainsi que des lieux, sans pour autant relever le lien apparemment ténu qui les lie entre eux ?

Tel étaient les questionnements très simples, quelque peu innocents, que je me posais en tant qu'ethnologue ; mais une fois parmi les Tampuan, j'allai me rendre compte d'un autre atout que me conférait l'appréciation *in vivo* du reportage auprès de personnes envers qui la liberté d'échange m'était relativement facilitée compte tenu des liens passés qui m'unissaient avec eux (Bourdier, 1998). Je serai tenté de reprendre l'expression d'un de nos maîtres anthropologues, Marcel Mauss, en considérant cette mise en route d'un processus de patrimonialisation - car c'est cela ni plus ni moins qui avait été intenté dans le cadre de l'émission - comme *révélateur* d'un fait social total (Mauss, 1983). J'y reviendrai en dernière analyse.

La présentation est divisée en quatre parties inégales. La première introduit très brièvement la notion de patrimoine telle qu'elle se profile au Cambodge. La seconde se penche sur une modalité de plus en plus en vogue qu'est la patrimonialisation apparaissant sous une forme médiatisée. Depuis quelques années plusieurs chaînes nationales de TV participent en effet à

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

la mise en scène du patrimoine aussi bien social que naturel du pays. Dans la troisième partie, sont confrontées les images, les sons et les paroles sélectionnées et triées censées agir, selon les responsables de l'émission, en tant que forces emblématiques d'une patrimonialisation à découvrir, le cas échéant à promouvoir. Enfin, la dernière partie, celle que je privilégie, inspecte la façon dont les populations indigènes en question interprètent les codes qui voient se défiler devant leurs yeux lors de la projection du film effectuée par mes soins.

Emergence de la notion de patrimoine au Cambodge

Contrairement aux pays voisins comme le Laos et la Thaïlande, le Cambodge a pendant longtemps restreint la notion de patrimoine à des édifices et des chefs d'œuvre architecturaux : les temples d'Angkor, le monument religieux de Preah Vear, situé au nord à la frontière avec la Thaïlande, depuis l'été 2008 est classé au patrimoine mondial de l'Unesco, et bien d'autres encore. Les prédominances de la pierre et des œuvres matérielles réalisées par l'Homme ont sans doute négligé ce qui aurait pu relever d'un patrimoine tropical naturel à l'image du massif ouest des Cardamomes (Martin, 1997) abritant de nos jours la plus grande forêt d'Asie du Sud-est avec une biodiversité foisonnante unique mais encore peu inventoriée.

Il en va de même de ce qui constitue la diversité culturelle fortement condamnée dans les années 70 sous un régime politique extrémiste où le nouveau mot d'ordre était l'homme nouveau, au sens propre du terme : un être humain - si l'on peut dire - arraché de son passé, coupé de ses racines, vis-à-vis duquel on devait faire table rase de ce qui ressortait de la religion, de l'organisation sociale traditionnelle, des attaches familiales et de son histoire. Même si l'équité intergénérationnelle s'inscrivait dans cette politique de fer, la notion de patrimoine avec ses propriétés de mémoire et d'héritage¹ n'était en aucun cas assimilée à une forme quelconque de richesse potentielle. Au contraire, cette pensée était perçue comme un handicap car générateur d'inégalités et de différence. Il fallait constituer une rupture radicale, éliminer pareillement toute transmission au sein d'une lignée parentale, étroite ou élargie. C'était l'Etat (*Angkar*) qui se chargeait de pourvoir, décider, contrôler et veiller. Rien ne pouvait émaner de stratégies individuelles ou d'un groupe social particulier

¹ A l'exception des temples d'Angkor, témoignages de la grandeur et de l'expansion de la civilisation khmère entre le 9^{ème} et le 14^{ème} siècle, seule référence patrimoniale digne d'être conservée.

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

Le Cambodge a connu par la suite une phase de reconstruction. Les institutions étant totalement détruites (Ponchaud, 1977), le pays a tout d'abord été repris en main et colonisé dans les années 80 par le Vietnam puis par les agences internationales ainsi que par une pléthore d'organisations humanitaires après les accords de Paris au début des années 90 (Riddle, 1997). Ce fut une époque de remise sur pied du mode de fonctionnement humain qu'il fallait littéralement reconstruire : non pas stimuler mais *réinventer*.

La notion de patrimoine, en tant que bien à transmettre et héritage collectif, fit son arrivée dans les années 90 en commençant - et de nos jours encore avec les encouragements du ministère de la Culture - par se scinder en deux : le patrimoine tangible (ce qui relève du matériel, du foncier et des éléments « durs » comme la pierre et le bois) et intangible (ce qui relève de l'immatériel concernant la danse, le folklore, les arts, le savoir-faire, etc.).

D'une manière générale, ce qui est tangible est considéré comme un tout, bien que la définition minimale du patrimoine naturel s'y retrouve : un capital de biodiversité, conservé par son éloignement ou volontairement par des pratiques spécifiques et qu'il s'agit de transmettre aux générations futures.

L'initiative d'accomplir du développement avec du patrimoine, secondaire durant cette phase de reconstruction au cours des années 90 où la notion de survie était privilégiée, n'est apparue qu'assez récemment. Le gouvernement central, sous perfusion économique, a bien dû se mettre en phase avec les nouvelles directives des agences internationales (Banque mondiale, USAID, Nations unies, mais aussi des grosses ONG écologistes lobbyistes comme World Wild Fund, etc.) afin de combiner selon la dernière mode en vigueur développement économique avec sauvegarde et mise en valeur d'une certaine diversité. Une diversité culturelle et naturelle qu'il s'agissait en premier lieu d'identifier, de réhabiliter puis d'entretenir et de promouvoir non seulement afin de montrer la richesse inhérente mais aussi dans l'expectative d'en tirer profit par le tourisme.

Pour ne signaler que les deux grandes provinces éloignées du nord-est (Ratanakiri, Mondolkiri) où résident près de 100 000 populations indigènes, un véritable terrain de prédilection s'offre aux tenants de cette forme de développement alliant conservation, héritage, pluralisme ethnique et biodiversité.

Sur les hautes terres de Ratanakiri situées au coeur de l'interfluve entre la Sésan et la Srépok, le territoire peuplé par l'ethnie Tampuan, comprenant environ 18 000 personnes et

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

appartenant au groupe linguistique des Môn-khmer, constitue - mais seulement depuis quelques années² - un tremplin économique pour le gouvernement conscient de la richesse de ses terres et de l'intérêt que représente les populations qui l'habitent susceptibles de promouvoir l'écotourisme, à l'image de ce qui s'est fait avec un succès au départ inattendu en Thaïlande (McKinnon, 1986) et plus récemment dans le nord du Laos.

Il convient de remarquer que, comme partout ailleurs chez les acteurs soucieux de valoriser la mise en patrimonialisation, les notions de nature et société restent toutefois clairement distinctes conformément à la tradition naturaliste patiemment construite par les sciences modernes depuis le siècle des lumières et encore entretenue par la grande majorité du milieu académique actuel (Moran, 2006). Cette façon de penser le monde et ses attributs originaux ne tient pas compte de la survivance de mécanismes de pensée pourtant clairement mis en évidence par Philippe Descola (2005), montrant que de nombreuses cultures amérindiennes, asiatiques, chinoises, australiennes et autres ne dissocient pas de façon aussi tranchée ces deux composantes qui au bout du compte sont un tout et ne peuvent être pensées en simple opposition vivant/non vivant.

La médiatisation actrice de la patrimonialisation

Pour le gouvernement comme pour les agences privées, un des outils stratégiques susceptible de faciliter la mise en valeur de cette richesse insuffisamment exploitée est l'utilisation du support médiatique. Il est affirmé de façon répétitive qu'il s'agit avant tout de montrer pour faire reconnaître, sensibiliser et interagir. Deux chaînes nationales de la télévision khmère (CTN et TV3) diffusent chaque semaine des émissions ayant pour objectif d'informer, sensibiliser et diffuser un savoir imagé sur les différentes traditions, la variabilité des paysages et la multiplicité des modes de vie. De la sorte, ce qui peut relever d'un patrimoine encore inexploré se met en place.

Le propos est bien entendu d'instruire mais implicitement d'investir, voire éventuellement de spéculer. Pour ce faire, des agences de voyage financent ces émissions et établissent des contrats pour obtenir la mainmise sur certains lieux en établissant des rapports privilégiés avec des personnes du crû qui deviendront des accompagnateurs. Une certaine ambiguïté,

² Les premiers temps où j'y séjournais au début des années 90, la zone restait encore peu sûre, non convoitée et très peu visitée.

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

teintée d'une duplicité à peine dissimulée, règne toutefois : une classe moyenne émergente, encline depuis peu à découvrir le territoire, représente un groupe socio-économique qu'il s'agit de capter touristiquement bien entendu mais cette même catégorie de personnes est potentiellement considérée comme une classe d'entrepreneurs à même de propager des modèles de développement agricole dans des endroits encore peu investis à l'instar de la province reculée de Ratanakiri.

Etrangement, la mise en valeur de nouveaux espaces, de certains produits constitue une dynamique clé pour l'essor économique qui participe, aussi étonnement que cela paraisse, de la diversité et de la richesse de la nouvelle diversité économique du pays. En d'autres termes, quelque chose qui peut être assimilé à de la valeur ajoutée.

Ce « tout venant » patrimonial, assorti d'un discours légitimiste, parfois repris par les familles paysannes migrantes, tend aussi à poindre chez ceux qui spéculent à l'image des propriétaires absentéistes qui achètent des terres et y installent des travailleurs, mi-gardiens, mi-ouvriers agricoles. Toute une rhétorique vient accréditer des pratiques qui au bout du compte sont les plus diverses et contradictoires en terme de biens à sauvegarder, valoriser et utiliser en conservant un cachet qui n'a plus rien d'authentique que l'appellation romantique donnée. On est loin de la définition de la patrimonialisation comme construction mentale réalisée par une population autochtone relativement à un bien doté d'une forte valeur, créateur de lien entre générations, à caractère utilitaire et symbolique. Pareillement, tout au moins dans l'état actuel des choses courant 2008, on ne trouve pas les propriétés, généralement mises en avant pour valider le concept de patrimoine, stipulant que ladite population a pris conscience de sa responsabilité envers un bien, le plus souvent hérité par les ancêtres, valorisé, fragile et périssable s'il ne bénéficie pas d'une attention spéciale. Nous allons voir plus bas qu'au Cambodge, c'est au contraire quelque chose à même de modifier les configurations du passé.

Suite aux interviews réalisées à la chaîne de TV sur les motivations qui animent les programmeurs eu égard à la réalisation des métrages, et plus particulièrement celui du village qui nous tient à cœur, rien de très original apparaît. « Les gens humbles ne savent pas, dit-on... il est nécessaire de les éclairer, leur faire prendre conscience de ce qui se passe non seulement en dehors de leur habitat mais également dans leur monde : il faut qu'ils redécouvrent ce qu'ils ont chez eux et pour eux ». Des phrases, assez vagues, et qui ne peuvent que susciter l'approbation, resurgissent. J'entends répéter qu'il s'agit de fixer, pérenniser des choses et des événements, d'empêcher que les traditions ne s'érodent ou

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

disparaissent. L'accent est mis sur l'accès aux découvertes régionales pour faire naître le sentiment de fierté nationale. Un petit pays certes, mais détenant de vastes ressources. Une contrée qui peut même rivaliser avec les deux géants voisins que sont le Vietnam et la Thaïlande. Reconnaisant leur rôle de publicitaires envers la découverte de sites, j'entends la sempiternelle phrase stipulant que les responsables du tourisme détiennent le devoir, avec leurs outils et la technologie dont ils disposent, d'être les acteurs de la promotion du patrimoine national jusque là inconnu ou largement ignoré.

Plus encore, et ceci est sûrement lié au cadre historique, on parle de *réconciliation* avec le présent pour articuler le passé avec le futur. Il s'agit là d'une parenthèse discrète - mais très récurrente au Cambodge - évoquant la volonté de mettre un terme à l'inexistence de l'état d'esprit d'une époque meurtrière et qu'il ne s'agit en aucun cas de commémorer, un temps où aucun droit à la différence n'était de vigueur, où l'individualité était plus que suspecte, où la diversité quelle qu'elle soit était synonyme de désordre et ne méritait rien d'autre que la destruction.

Interrogeant finalement les assistants de direction sur ce qu'ils entendent par patrimoine, après une certaine hésitation l'on me répond que cela correspond à ce qui est original, rare, précieux mais aussi esthétique et qui crée un consensus au sein d'un groupe. Les avis sont divers mais tous s'accordent à dire que l'on ne doit pas confondre héritage transmis avec patrimoine. Le patrimoine n'est pas ancré systématiquement dans l'histoire. La notion de patrimoine s'inscrit dans l'avenir et il détient une vision porteuse de ce lendemain. D'emblée il est reconnu que de nouveaux objets, de récents savoirs ou événements sont patrimonialisables à condition qu'un minimum de personnes les reconnaissent comme tels. Un lien social est donc la condition nécessaire, quoique pas suffisante, car un minimum de propriétés subjectives (comme celles citées plus haut : à savoir beauté, originalité ...) doivent lui être reconnues.

Une mise en patrimoine intentée de l'extérieur

Je n'insisterai pas en détail ici sur la façon dont le village fut identifié et par qui, ni pourquoi il fut sélectionné, préférant insister sur les principaux mécanismes à l'œuvre dans l'accomplissement de la rencontre entre protagonistes. Le fait est qu'une équipe de quatre

« *Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge* » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

personnes de la chaîne CTN est venu s'introduire au chef administratif du village (*mephum*) pour lui faire part de leur intention de se rendre le lendemain dans le village et y passer une nuit. Pour mémoire, le village (*phum*) Chorn est situé à 13 km à l'est de la capitale provinciale, en dehors de la piste qui mène au Vietnam. Il est entouré de forêt. Les essarts, et plus récemment les champs de culture pérenne avec la noix de cajou et l'hévéa, sont disposés au delà d'une ceinture protectrice boisée.

Parmi les quatre personnes, deux cameramen et deux présentateurs, un homme et une femme, commencent par décrire ce qu'ils voient. Sur cette base, ils vont s'associer aux Tampuan en mimant très consciencieusement des scènes de leur vie quotidienne. Bien que la plupart des Tampuan des deux sexes parlent également le Khmer, la parole ne leur est pas donnée : c'est l'animateur de l'équipe TV, déguisé en Tampuan alliant modernité et tradition vestimentaire (mais soit dit en passant que l'on ne voit plus jamais dans les pratiques actuelles), qui parle pour ainsi dire du début à la fin du reportage.

Une première vue d'ensemble des maisons sur pilotis est présentée en guise d'introduction, insistant sur celles récentes d'apparence khmère, en bois et non pas en bambou qui sont de facture plus ancienne. L'intérieur d'une d'entre elles est visitée : la grande pièce avec le coin cuisine où l'on distingue longuement les femmes de la famille élargie allumer le feu, trier les denrées alimentaires, préparer le repas et quelques jeunes hommes présents confectionner des paniers et s'occuper des enfants³.

On est en fin d'après midi et la scène suivante, clou du spectacle télévisé, amène le téléspectateur à la source qui se situe hors du village à une cinquantaine de mètres en contrebas où hommes et femmes, chacun des deux sexes disposant d'un espace qui lui est alloué, vont prendre leur bain, laver les vêtements, puiser de l'eau potable mais aussi se distraire et parler de tout et de rien. Le spectacle bat son plein, l'endroit est décrit comme un petit paradis perdu dans une nature entourée de végétation luxuriante. Il est expliqué que l'eau arrive des collines voisines, drainée pas de longs tubes de bambous plus ou moins ouverts, modifiant la température du liquide. L'histoire mythique de cet endroit est relatée. Un génie conté comme un être surnaturel enchanteur veille sur cet Eden

Retour sur le village avec longue prise de vue sur le *Roong* (la grande case centrale, *axis mundi* du village, lieu où se déroulent les cérémonies collectives, où les étrangers du village, y

³ Rappelons que les Tampuan sont une société clanique, matrilineaire et matrilocale où la femme la plus âgée occupe une position dominante et détient le pouvoir de décision au regard des affaires domestiques.

« *Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge* » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

compris les Tampuan d'autres villages sont hébergés, où les jeunes enfants mâles se réunissaient auparavant). Une autre scène à l'extérieur du *Roong* montre une cérémonie où plusieurs jarres de bière de riz - la boisson traditionnelle - sont ouvertes. Des hommes jouent pendant ce temps des gongs tandis que danses et chants sont lyriquement interprétés par des femmes. Le couple de l'équipe filmé semble être à l'apex de l'enchantement et revêt des habits semblables à ceux que portaient auparavant les Tampuan (mais plus maintenant), se mêlant à des danses sans âge.

Le lendemain sur le chemin du retour, le véhicule s'arrête à des endroits où un Tampuan, improvisé guide, leur montre des *Petekakphorn*. Les *Petekakphorn* sont des espaces naturels vivants, considérés comme étant dotés d'une vie intrinsèque par les membres de la communauté des Hommes. Bien souvent, la délimitation générique n'est guère aisée à circonscrire : disons qu'ils constituent des lieux chargés de mémoire et de sens comme les sommets des collines arborés, les cimetières à l'ouest des hameaux, les paysages dégradés - anciens essarts - où subsistent de grands arbres épargnés et où les génies ont pris place.

Répliques villageoises

Plus d'une semaine après, je me rends dans le village, muni de la vidéo. Il existe depuis peu une télé privée à *phum* Chorn et le détenteur dispose d'un appareil pour passer les DVD. Je leur dis ce que j'ai en ma possession. Me connaissant de longue date, ils pensent au départ que je ne suis pas étranger à l'intervention de la TV. Je leur explique que je n'y suis strictement pour rien. Je pensais seulement que cela les intéresserait de scruter la façon dont ils ont été montrés. Je leur annonce que je voudrais, en toute curiosité, qu'ils me disent ce qu'ils en pensent.

Des nombreuses personnes se montrèrent captivées pour visualiser le reportage, d'autres pas du tout. On organisa en deux jours des groupes successifs et les commentaires ne manquèrent pas à chaque fois. Voici, en gros, ce qu'un échantillon d'une quarantaine de personnes adultes en retira.

Au début, certains s'étaient demandés pourquoi leur village, et non un autre, avait été sélectionné. Ceux - toutefois minoritaires - qui détenaient une réponse bien évidemment valorisante furent unanimes : l'ancienneté de la création du hameau par le clan (*pong*)

fondateur, il y a près de cinquante ans. Ce fut une occasion de retracer l'organisation du village avec la venue successive des cinq clans dont celui dominant (*pong T'ing*) d'où le premier maître des lieux, porteur du savoir religieux et des codes à respecter, allait émerger afin de garantir stabilité et sécurité au sein de l'espace jadis peuplé d'esprits mais désormais autorisé à être peuplé par les humains grâce à des rituels appropriés vis-à-vis des génies préalablement établis.

Le filmage de l'espace domestique allait témoigner, selon l'interprétation indigène locale, de la propension de l'équipe de télévision à se pencher sur une maison du clan *T'ing* ayant toute légitimité de se montrer avant les autres. En vrai il s'agissait d'un pur hasard, Les cameramen étaient soucieux de présenter des maisons en bon état avec une famille nombreuse, rien de plus. Pour les indigènes, cette primauté d'apparition n'était pas liée tombée du ciel, mais dépendait de facteurs sociaux dont ils pensaient que la chaîne TV avait voulu rendre compte. Cet ordre de préséance ne m'était, je l'avoue, pas apparu dans mes travaux antérieurs (Bourdier, 1997) : maintenant des personnes, y compris d'autres lignages, me faisaient remarquer que cet agencement survenait quasi systématiquement lors de nombreuses cérémonies, pour les alliances entre fidéjurés ainsi que pour la sortie des gongs lors des funérailles d'anciens et lors d'événements majeurs ponctuant le cycle agricole. Il s'en suivi malgré tout des discussions houleuses où des membres d'autres clans estimaient que ce temps était révolu et j'eus droit à toute une trame d'histoires, entrecroisées de légendes, censées appuyer ou remettre en question l'organisation coutumière du village.

Une autre scène, les épouses cinématographiées en train de cuisiner dans la pièce principale d'une maison d'un autre clan (*pong Romam*), confirmait la volonté de l'équipe de filmage de ne prêter qu'une attention moindre à une famille n'ayant guère d'autres choses à montrer de significatif, autrement dit de valeur (biens collectifs du genre jeux de gongs, jarres précieuses, boiserie sculptée marquant la descendance familiale). Une femme d'un autre foyer se plut à évoquer que jamais la TV n'aurait osé saisir comme témoignage culturel les mêmes pratiques au sein d'un ménage appartenant au clan dominant *T'ing*. Ce dernier avait bien d'autres choses plus significatives à montrer...

La scène de la source intrigua les spectateurs tampuan. L'aspect esthétique et ludique perçu par l'équipe enthousiaste ne fut guère considéré et ce que l'on y fait, assumait-on, ne méritait pas qu'une chaîne nationale s'y attarde. Par contre ce grand arbre en bordure du chemin allant à la source attirait l'attention des Tampuan qui *de facto* déplorèrent qu'on n'y prête guère

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

attention, la cime étant coupé. C'est en fait un arbre où résident deux génies. J'apprends alors qu'il a une histoire... Mais la biographie des génies n'est pas finie, elle est en train de se construire, ou plutôt de s'enrichir car la hauteur de l'arbre met en contact plus aisés lesdits génies avec certaines étoiles et constellations (Orion et Antarès) jouant un rôle sur le déroulement du cycle agricole : un des derniers résidant sur la canopée est en effet un esprit gardien protecteur de l'âme d'un riz cultivé (le riz *vang*).

Autre remarque, la grande case centrale, pivot du village, ne pouvait en effet être passée sous silence. Cependant les orientations par laquelle on la fait voir sont définitivement inadéquates. Pour commencer, me fait-on remarquer, les gens de la TV donnent l'impression qu'« on y entre par le mauvais côté » (vu la saison, l'occasion ou selon l'accompagnement en fonction des avis) et il est anormal d'y voir des jeunes femmes y pénétrer en groupe sans que l'on sache pourquoi.

Plus ça va, plus je m'étonne de la minutie avec laquelle les Tampuan scrutent de nombreux détails mais qui *in fine* s'insèrent dans des logiques plus profondes : celles qui soudent les hommes entre eux mais aussi la société humaine avec son environnement immédiat.

La scène d'ouverture des jarres de bière de riz a été banalisée dans le reportage et les Tampuan entendent y remettre de l'ordre. Ils signalent, recherchant mon acquiescement de « connaisseur », qu'en aucun cas il ne s'agit d'une beuverie gratuite. Tout rassemblement autour d'une ou plusieurs jarres signifie le commencement d'une cérémonie à caractère éminemment religieux. Ils s'étonnent que les caméras aient coupé les rituels liminaires qui affichent le caractère honorifique dont a bénéficié l'équipe de télévision en guise d'accueil et d'échange. « Ils ne s'en sont pas rendus compte », remarquèrent deux femmes. L'agencement, l'ordre et la disposition des personnes conviées, ainsi que la quantité ingérée strictement codifiée et la façon de boire au chalumeau important. Un vieil homme, qui jadis fut mon informateur privilégié, me fait remarquer avec malice que dévoiler le cours de événements sans montrer les rituels appropriés qui les sous-tendent, ayant pourtant été respectés, risque fort de donner mauvaise presse aux jeunes ayant déjà tendance à banaliser la prise d'alcool.

Plusieurs personnes me font remarquer ce qui n'a pas été exhibé. Parmi les faits et images oubliés qui semblent relever d'un oubli quelque peu fâcheux, ce sont les terres cultivées et certains pans de forêts restés intacts autour du village. En ce qui concerne l'espace

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

environnant, ce sont non pas les essarts qui pourtant constituent le mode traditionnel d'usage agricole mais plutôt les champs défrichés sur lesquels ont été introduits de nouvelles plantations comme les arbres à noix de cajou. En fait c'est moins le type de semence qui compte comme on aurait pu le croire avec le riz *vang* qui détient une âme, que le mode d'appropriation durable d'un milieu écologique qu'il engage. Pour une partie non négligeable des personnes sollicitées, toute classe d'âge confondue, c'est ce qu'il aurait fallu clairement montrer.

Ces prises de vue auraient été pour eux le gage de l'accès durable à un territoire donné : en ces temps d'incertitude foncière, sans véritable réglementation appliquée, où la terre est spoliée moyennant des transactions équivoques avec des nouveaux venus et des dignitaires provinciaux affairistes, ce qui compte aux yeux des villageois, c'est de s'assurer de la protection durable de leur territoire. Une des stratégies principales, notamment sur les lopins de terre très convoités, facilement accessibles et proches des axes de communication, consiste à mettre en place un système d'usage à long terme qui garantirait ainsi la conservation du territoire et commencerait même à induire la notion de propriété individuelle familiale, tout en obtenant l'aval de la collectivité puisque ces démarches intra-villageoises sont encore suivies, puis validées, par certains des leaders coutumiers ainsi que par le conseil des anciens⁴ qui veille, tant bien que mal, à une relative distribution équitable des terres d'un clan à l'autre.

Cette nouvelle donne m'est patiemment expliquée suite à la transmission du reportage. A maintes reprises, il m'est signalé la pertinence de cette appropriation de l'espace environnant qu'il s'agit de contrôler et de signaler en tant que territoire propre au village détenant des *marques d'usage* faisant office de délimitation providentielle. Un gage pour l'avenir. Une manière, peut-être encore balbutiante, de signifier un « contrat » sur le long terme avec un milieu dont les limites étaient auparavant davantage sujettes à fluctuation. Notons toutefois que cette évolution dans les rapports avec le milieu environnant n'est pas originale : elle a déjà été identifiée dans le nord de la Thaïlande (Winichakul, 1995) lors de circonstances sociales et historiques diverses (Kirsch, 1984) et témoigne à cet égard de logiques concomitantes.

⁴ Ces hommes ont également la charge d'empêcher à ce que certaines portions de la forêt, depuis toujours épargnées, ne soient pas entièrement coupées. Eux seuls, le cas échéant, sont habilités à prononcer les associations d'arbres « incompatibles » dont une espèce d'entre eux peut être utilisé en guise de charpente ou autre utilisation domestique.

« *Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge* » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

En fin de compte, le récent usage agricole de la forêt a créé des paysages originaux qui, en toute apparence, sont en voie de devenir objets patrimoniaux. Ces paysages n'ont pas grand chose en commun avec ce qu'ils ont été jadis. Des défrichements ou des anciens essarts qui sont convertis en culture pérenne tombent sur le coup de l'appropriation foncière familiale dans un contexte de perception de saturation de l'espace. Un changement s'opère : auparavant « manger la forêt », selon l'expression de Georges Condominas (1957), conférait un droit d'usage provisoire qui s'arrêtait une fois l'essart abandonné au bout de 3, 4 ou 5 ans. Désormais de plus en plus de terres sont accaparées sur le long terme moyennant une modification des pratiques agricoles. De la sorte, celui qui a brûlé la forêt va tenter de la conserver, même sans titre ou cadastre, et va envisager maintenant de la transmettre à ses descendants, créant ainsi un semblant de patrimoine familial alors que ce bien était d'antan collectif avec une rotation des usagers et sans aucune notion de propriété si ce n'est pour le village dans son ensemble.

Il n'est pas inutile de rappeler que l'interaction tripartite (les agents du tournage, les matériaux filmés et le comportement des gens filmés) procède de certains choix porteurs de sens que la population interprète *a fortiori* et juge à l'aune de leur authenticité. Au regard de la sélection des lieux naturels filmés, ces géosymboles similaires à ce qu'il avait été possible d'identifier dans un autre contexte en Inde méridionale (Bourdier, 1994), les avis diffèrent sur la pertinence de les montrer. Choisir par exemple ce site particulier ne contient-il pas le risque de provoquer les génies des lieux ? Tout le monde reconnaît qu'il existe toujours des pans de forêts auxquels une valeur extraordinaire est attribuée. Ce sont des domaines où résident les génies mais, pour la plupart, ces derniers exercent un pouvoir de répulsion : trop s'en approcher, et plus encore couper la sylvie où ils séjournent, ou ne serait-ce que les franchir à une certaine heure du jour ou à un moment particulier du cycle lunaire, risque de provoquer moult déboires : malheur, malchance, perte de récolte, épidémie, décès, etc. Les lieux ainsi protégés, de façon permanente ou temporaire - quand ils de surcroît ils sont indiqués en rêve - sont des endroits où siègent des esprits qui causent uniquement calamité. S'ils peuvent recevoir la connotation de sacré, ils ne suscitent pas pour autant l'attraction. A l'inverse, ils inspirent la répulsion et en conséquence ils ne sont pas donnés à voir. Au mieux les villageois pratiquent, en dehors des limites géographiques assignées, des sacrifices qui apaisent la colère des esprits afin de les rendre affables et de faire en sorte qu'ils ne sortent pas du territoire

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

qu'ils s'arrogent car rien n'est plus dangereux qu'un esprit livré à lui-même, vaquant plus loin sur un territoire quotidiennement investi par les humains.

A ce titre, les quelques pans de forêt sempervirente et non anthropisée, qui sont les plus chargés spirituellement, n'attirent guère les Tampuan et ne sont aucunement considérés comme un bien collectif transmis d'une génération à l'autre. La valeur intrinsèque de ces bois peut-être apprécié, surtout en cette époque où les produits ligneux et non ligneux de la forêt acquièrent une valeur marchande non négligeable ; mais force est de reconnaître que la dimension spirituelle des surfaces boisées ne relève en aucun cas d'une tendance unanimement reconnue et partagée au sein de la collectivité villageoise. Les hommes en sont exclus. Ces bois sont bien entendu respectés car ils sont craints, mais le terme de patrimoine naturel ne s'y applique guère, tout au moins d'après leurs propres critères car selon les Tampuan il n'y a rien à en tirer, si ce n'est du danger. Ainsi que l'expriment des indigènes, « on aimerait voir ces endroits disparaître ainsi que les esprits qui les habitent, mais on ne sait pas comment procéder ».

*

Dans le cadre de cette investigation relativement ponctuelle et non épargnée par l'anecdote surgissant en fonction des personnes interrogées, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la mise en patrimonialisation telle qu'elle est ici présentée par des tiers est une interprétation très sélective, pour ne pas dire biaisée, de la réalité. Les avis très mitigés de la population en témoignent. Dans la mesure où ledit processus de patrimonialisation, qui en est certes à ses débuts, ne résulte guère de conventions, de décisions, ni même de négociations entre les deux parties (une équipe de TV qui « s'immerge » rapidement au sein d'une population), tout laisse à penser que ce qui fut montré par les cameras correspond tout au mieux à une représentation khmériste, légitimée par les pouvoirs publics soucieux d'inaugurer l'attrait touristique de la région en l'enveloppant d'une manière idyllique de s'imaginer une vie exotique en harmonie avec la nature.

On en droit de s'interroger sur le caractère superficiel et momentané de ce qui a été filmé, et de son impact global qui, il va de soi, n'a pas été entièrement mis en perspective dans cette brève étude présentée dans ce chapitre. Il n'en reste pas moins que les réactions des Tampuan ont été extrêmement captivantes à entrevoir, scientifiquement parlant. Je pensais au départ que les scènes ayant été tournées n'auraient guère de retombée dans la durée et dans l'espace.

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

Les montrer, contre toute attente, a permis d'analyser plus profondément certaines des logiques sociales qui animent les populations indigènes, confirmant ainsi que le rapport des hommes au milieu naturel est un conditionnement des rapports des hommes entre eux comme l'avait signalé depuis longtemps Maurice Godelier dans plusieurs de ses écrits.

La diffusion du tournage auprès de la population sollicitée a permis de remarquer que le lien entre les perceptions collectives qui portent sur le milieu naturel et la manière dont s'organisent les conduites humaines face aux ressources ressort avec davantage d'acuité pour peu qu'il soit mis en cliché. De toute évidence les commentaires témoignent d'indéniables prises de position. Pas encore une mobilisation collective et clairement définie, mais tout au moins une émergence d'une prise de conscience où les Tampuan s'approprient un concept jusque là peu discuté ni même, peut-on dire, pensé en ces termes. Comme toute phase initiale, les tergiversations furent légion : la gestion patrimoniale de tel événement ou de tel lieu fut remise en question tandis qu'à l'inverse, certaines actions, scènes et rituels non abordés furent revendiqués comme tels.

En ce sens, montrer ce qui a été capturé sous l'enseigne d'un patrimoine culturel et naturel par les caméras posséda une valeur heuristique et incita parallèlement les populations indigènes à mettre en avant ce qui inversement avait été dissimulé. Ce qui est latent ou même absent a pu ressortir avec davantage de facilité. Un événement extraordinaire, qu'est le tournage sélectif, a permis de faire ressortir ce qui relevait de l'ordinaire ou de l'implicite et qui par conséquent aurait été plus difficile à sonder sans cette intervention de l'équipe de la télévision.

Un des constats qui mérite réflexion suite à cette succincte enquête est l'émergence d'un attachement à une nouvelle forme de mise en valeur de la terre pour des fins agricoles. « Cet attachement n'est plus le même car il agit surtout en tant protection concrète et non pas exclusivement spirituelle comme jadis avec les esprits des lieux » me fit remarquer avec discernement un Tampuan. Un tel objet qui minimise clairement les permanences et insiste sur les changements va-t-il dans le sens d'une certaine forme de patrimonialisation, certes différente des critères qu'on assigne à ce terme dans not culture européenne mais qui reste porteuse d'un sens relativement similaire pour les Tampuan ? Dans la mesure où de nouveaux territoires agencés d'une façon particulière commencent à être perçus comme une unité constitutive de la conscience communautaire d'une collectivité humaine, peut-on lui appliquer le qualificatif de patrimoine ?

« *Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge* » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

Reconnaissons que cet exercice entrepris pour la première fois en cette région a ses propres limites. Sans une connaissance préalable de la société, je me demande ce qui aurait pu en être tiré. Si l'on devait en retenir quelque chose de constructif, je supputerai que l'initiative d'une émission qui s'affirme culturelle a suscité non pas une réponse condescendante et passive mais une réaction équivoque et relativement critique. Elle a réveillé des déclarations, incité des débats, poussé certains Tampuan à engager une réflexion innovante.

Plus précisément, une tentative de mise en patrimonialisation initiée de l'extérieur, quoique ponctuelle, a généré une autre forme de patrimonialisation orientée vers d'autres perspectives auprès des villageois. Un contenu différent, pas celui que l'équipe de TV attendait, mais qui n'en reflète pas moins l'inauguration d'une certaine prise de conscience collective. Une histoire à suivre dans un contexte d'évolution des rapports hommes et environnement qui ne fait que commencer.

Bibliographie

Bourdier, F. 2007, *The Mountain of Precious Stones (Ratanakiri, Cambodia). Essays in social anthropology*, Phnom Penh, édition du JSRC, collection sciences humaines du CKS (Center for Khmer Studies).

Bourdier, F. 1998, Entre la Sésan et la Srépok : racines et destin des Proto-indochinois de Ratanakiri au Cambodge, *Revue Péninsule*, octobre, 36(1) : 124-143.

Bourdier, F. 1998, La nature apprivoisée : symbolisme et technique des populations indigènes du nord-est cambodgien in G. ROSSI (sous la dir. de), *Sociétés rurales et environnement. Gestion des ressources et dynamiques locales au sud*, Paris, Karthala : 25-41.

Bourdier, F. 1997, Les populations de Ratanakiri, éléments d'ethnohistoire des Proto-Indochinois, *Bulletin des séances de l'Académie royale des sciences d'outre-mer*, Bruxelles, 43(4) : 471-493.

« *Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge* » in *Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine »*, Paris L'Harmattan, 2011.

Bourdier, F. 1994, Perception et gestion de l'environnement chez les Irular des ghâts occidentaux, *Cahiers d'outre-mer, Bordeaux* : 143-178.

Condominas, G. 1957, *Nous avons mangé la forêt*, Paris, Mercure de France.

Descola, Ph. 2005, *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 613 p.

Dunlop, N. 2005, *The Lost Executioner*, London, Bloomsbury, 327 p.

Moran, E. F. 2006, *People and Nature: An Introduction to Human Ecological Relations*, USA, Oxford University Press, 218 p.

Kirsch, T. 1984, Cosmology and Ecology as Factors in Interpreting Early Thai Social Organization, *Journal of Southeast Asian Studies*, 15: 253-65.

Martin, M.-A. 1997, *Les Khmers Daeum. Société montagnarde et exploitation de la forêt. De l'écologie à l'histoire*, Paris, EFEO, 514 p.

Matras-Troubetzkoy, J. 1975, *Un village en forêt. L'essartage chez les Brou du Cambodge (Province de Ratanakiri)*, Paris, Selafr, 400 p.

Mauss, M. 1983, *Sociologie et anthropologie*, 8ème éd., Paris, Presses universitaires de France, 383 p.

McKinnon, J. & W. Bhruksasri 1986 (reed.), *Highlanders of Thailand*, New York, Oxford University Press.

Ponchaud, F. 1977, *Cambodge années zéro*, Paris, Julliard.

Riddle, T. 1997, *Cambodian Interlude*, Bangkok, White Orchid Press.

Winichakul, T. 1995. The changing Landscape of the Past: New Histories in Thailand Since 1973, *Journal of Southeast Asian Studies*, 26(1): 99-120.

« Tergiversations autour de la mise en patrimonialisation d'un village indigène dans la province de Ratanakiri au Cambodge » in Andre Fazi, (sous la dir. de) acte du « colloque vivre du Patrimoine », Paris L'Harmattan, 2011.

Widyiono, B. 2008, *Dancing in the Shadows*, New York, Rowman & Littlefield Publishers.